

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 46

Artikel: Solides sur leurs jambes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Guerry, sur un ton positif :

— Si on n'entreprenait que des choses faciles ! Heureusement que Dieu est là. Vous y croyez puisque vous m'avez appelé ?

— Bien sûr, plus ou moins, comme tout le monde chez nous, en tout cas ceux de ma génération. Si on n'y croyait pas on ne serait que des espèces d'homme. On n'y croit tout de même pas comme vous, les professionnels. Ça reste plus général, plus des moments qu'il y a. Ainsi, à Bouff, si j'ai bien compris pendant que je me tenais respectueusement derrière la porte, vous avez fourni un bout de prière ? Parfait ! Pour ça, nous, on manque d'entraînement. En marge du métier. Comprenez-moi bien, on n'est pas contre la religion, plutôt autour que dedans, bref ! dans le voisinage.

— Pourtant les temps sont graves ! Croyez-vous que les bonnes intentions suffisent ? Blanc ou noir ! le moment est venu de se compromettre à fond !

— Dans la pratique chacun est obligé de s'en tenir à son cahier des charges. Un point, c'est tout. Sans oublier que, du côté des cambrioleurs, on se compromet à fond !

Barraudousse avec force. Cette conversation prend un tour un peu personnel. Il la conduit en hâte sur une voie de garage.

— Une chose à laquelle je réfléchis souvent, sans réussir à y voir clair, c'est les différences dans les mêmes familles. Il semble qu'ayant mêmes parents on devrait avoir mêmes goûts, mêmes défauts, mêmes qualités, même caractère. Au lieu de ça, pêle-mêle complet, toutes les oppositions, toutes les dispositions, toutes les indispersions. Bref ! Un exemple. Voyez chez moi. L'aîné, vingt ans, employé de bureau : tout en effacement, en optimisme doucet, en attentions câlines pour la maman ; contre la guerre ; pour le désarmement en vitesse ; contre les chants patriotiques ; genre union chrétienne nuance camomille. Le second, ou plutôt la seconde : une fille de dix-huit ans ; égoïsme pommé ; « moi-je, moi-je », encore « moi-je » ; divertissements ; chacun mène sa vie comme il l'entend ! Tant qu'on peut la maintenir sur la grande route ! Faudra la marier le plus tôt possible... Troisième numéro : encore un garçon, dix-sept ans ; vit pour le football, la moto, les trucs à vitesse ; pas dévergondé pour un sou, mais zéro pour la prière. Kilomètres et goals : voilà son bon Dieu. Lui, il est pour la guerre, se réjouit de devenir aviateur et de semer des bombes à la volée du haut d'un avion... Enfin, numéro quatre : une fille, quinze ans. Celle-là ne rêve que musique. Il a bien fallu la lâcher sur un piano. Elle tape dessus ses huit heures par jour, aspire au Conservatoire, court les concerts et nous cause une langue qu'on ne comprend qu'à moitié. Voilà une gamine qui terminera son catéchisme l'année prochaine. Imaginez qu'elle ne veut pas communier ! Elle raconte que le piano lui tient lieu de religion !

Dans nos familles, depuis le moyen âge on n'a rien vu de semblable... Bref ! il faut reconnaître que depuis trente ans le monde change d'une façon incroyable, surtout côté femmes : plus de hanches, plus de poitrines, sourcils transplantés, deux francs de rouge, un franc de hâle, glace et houpette tout en trotinant, mannequins, reines des reines, poupées à cigarette... C'est au début du siècle qu'elles ont commencé à devenir folles. D'année en année elles ont évolué vers l'absence de vêtements, diminuant par le haut et par le bas, offrant leurs jambes à la connaissance du public ; tout juste si le milieu a tenu bon ! Quelle autorité peut avoir une maman peinte et repeinte avec des robes au-dessus du genou ? Maintenant, ça se rallonge, mais on voit à travers... Alors les hommes se découragent. Pour remplacer les absentes, ils sont comme obligés de se donner des airs de femme, à moins qu'ils se maquillent à l'américaine. Oui, allez chercher, au jour d'aujourd'hui, les hommes qui mettent encore des tabliers pour économiser leurs pantalons ou les femmes à chevelure naturelle ?... On ne descend plus du singe, on y remonte ! Qu'en pensez-vous

— Nous, ça ne nous décourage pas. Notre Maître est venu chercher et sauver ce qui est perdu.

— Dangereux tout de même ! Mettons salu-
tistes et quelques pasteurs à part. Mais le gros tas ? Ça suit le courant. Ça se moule sur le cri du jour. Ceux de mon âge, parce qu'ils ont connu une autre époque, parce qu'ils peuvent comparer, ont encore un point de vue ; mais l'adolescence ! Roulée ! emportée ! On a, au poste, un tout jeune agent qui sort de la campagne. Ils s'y déniaient joliment, entendu ; tout de même c'est la campagne avec poules, coqs, vaches, bœufs, tous animaux, coq mis à part, plutôt lents d'allure. Alors on se modèle. Malgré ça, ce jeune agent, la ville l'a tournéboulé en un an. Sports et vitesse ! Plus que ces mots à la bouche. Je reconnais que ça a du bon. C'est lui qui a plongé et sauvé l'Olga Bouff. Je lui rends justice ! Je le signalerai à qui de droit dans un rapport. Tout de même ces matches en série et ces super-films, ces rats d'hôtel, ces souteneurs, ces demoiselles spéciales qu'on a aujourd'hui en abondance, bref ! ce carrousel moderne sur lequel on est embarqué, cette opinion publique qui se fout de tout, accepte tout, rigole de tout, ça vous décompose une mentalité ! Cet agent dont je vous entretiens me sert des propos incroyables ! Rien ne le scandalise. Le train du monde ! Avec ce qu'on est amené à voir et à constater, on ne devrait pas entrer dans la police avant quarante ans bien sonnés. Aussi, la moitié d'entre nous, on exécute des ordres en conscience, mais sur les questions importantes on se réfugie dans l'indifférence. Le métier nous dévore !

— Crise de croissance !

— Ou de diminution !

— Voulez-vous toute mon idée, sergent ? Le monde n'a jamais été aussi bon ni aussi mauvais qu'on le dit. Des phases, des époques. Ça monte, ça descend, ça remonte... Savoir attendre !... Quand les gens en auront assez de tourniquer, d'avalier les routes, de cavalader dans les airs, quand ils connaîtront à fond les joujoux que la science leur offre, ça se tassera... Avant tout, ne jamais douter de l'homme, même du plus noir, du plus sale. A force de frotter, on retrouve le blanc.

Barraud a un rire discret.

— On voit toujours la vie à travers son métier. Dans la police, nous nous arrêtons à ce qui ne va pas. Vous, vous parlez du salut même si personne ne vous écoute. Contre vents et marées vous criez : Alléluia ! Nous, on est constitué pour dresser contrevention aux véhicules insuffisamment éclairés et aux femmes de chambre qui secouent les tapis aux fenêtres ; pour traquer la cambriole et la débauche affichée ; pour passer les menottes et tirer les verrous. Vous, mentalité de confiance. Nous, de défiance. Vous allumez le phare. Nous éteignons les lumières pour masquer notre approche ; nous marchons sur les pointes pour surprendre ! Quand un individu nous raconte une histoire, notre première réaction : Qu'est-ce qu'il cache ? Où est le mensonge ? A la longue, ça éreinte le système ! En résumé, vous, placé devant un individu : Comment faire pour le sauver ?... Nous : Comment faire pour le pincer ?... Conséquence : deux visions du monde.

— Deux visions ? Pas sûr. Nos points de vue se rejoignent. Le péché ronge les hommes, voilà votre affaire ; nous connaissons le remède, voilà la nôtre.

— Le remède ? Essayez de le proposer à ces énergumènes !

Barraud pointe l'index sur le vacarme.

Benjamin Vallotton.

Extrait de « Pendant la Fête ». — Rouge, éditeur, Lausanne.

Un true épatant. — J'ai trouvé un true épatant pour vous rendre la moitié des mille francs que je vous dois.

— Lequel ?

— Prêtez-moi encore mille francs... et je vous en rends cinq cents tout de suite.

ON TOURNE ! ON TOURNE !

Grâce à la fabrication des yo-yos, à Lons-le-Saulnier, les ouvriers travaillent dix heures par jour, et la tournerie connaît brusquement une prospérité inespérée.

*Hier, en cette pénurie
D'ordres, hélas ! trop peu nombreux,
Par la crise, la Tournerie
Prenait un tournant dangereux*

*Et là-bas, de toute évidence,
On pouvait bien imaginer
Que les tourneurs en décadence,
Eussent fini par mal tourner.*

*Aujourd'hui, le mal se dissipe,
On fait des yo-yos, simplement.
On tourne tant, qu'en mainte équipe
On procède... par roulement.*

*Le tourneur, gai comme un potache,
Tournant, jour et nuit, sans merci,
Gagne tant... de ronds à la tâche,
Que la tête lui tourne aussi !*

*Désormais, les yo-yos fourmillent,
Partout, les contemplant en vrac,
On se félicite, en famille,
D'avoir plusieurs tours dans son sac.*

*On célèbre, on fête, on adule
Le petit jeu, mis à l'honneur,
Puisque sa corde de pendule
A tous aura porté bonheur.*

Pierre Manaut.

Après le sermon. — Oh ! monsieur le notaire, madame votre épouse avait une toux bien opiniâtre durant le service divin. Toutes nos paroissiennes tournaient les yeux vers elle et j'en avais compassion.

— Ne la plaignez pas trop, monsieur le pasteur, ne la plaignez pas trop. Elle étrennait ce matin un chapeau neuf.

Les bons ménages. — Mon mari et moi, quand nous sommes sur le point de nous disputer, nous éloignons toujours les enfants.

— Ah ! c'est donc pour cela, chère amie, qu'on les voit si souvent dans votre jardin -

SOLIDES SUR LEURS JAMBES

 N raconte sur un loueur de voitures, renommé pour la maigreur et la vieillesse de ses haridelles, l'anecdote suivante. Elle est, évidemment, plus amusante qu'authentique.

Larosse, c'est le nom du loueur en question, ayant besoin de deux chevaux pour compléter sa cavalerie envoya son palefrenier à un marchand qui se tenait à quelques milles.

Le palefrenier, convenablement stylé, fit le tour du marché et s'arrêta devant un marchand qui paraissait posséder la qualité de chevaux qu'il cherchait. L'affaire fut rapidement conclue. Deux chevaux, à raison de 100 francs la pièce, passèrent aux mains du palefrenier.

Il est d'usage, en pareil cas, de la part du marchand, d'offrir le déjeuner à l'acheteur, et si celui-ci est un subalterne, de lui en verser l'équivalent.

Le marchand fouilla dans ses poches pour trouver les cent sous dont il se proposait de gratifier le client, mais il n'avait pas de monnaie. — Je voulais vous donner 5 francs, dit-il, mais je ne les ai pas. Et il ajouta : Prenez donc un cheval à la place.

Le palefrenier s'empressa d'accepter la proposition et s'approcha des chevaux rangés côte à côte.

Comme il se disposait à choisir un cheval dans le milieu de la rangée, le maquignon l'arrêta :

— Hé ! l'ami, fit-il, n'en retirez pas un dans le milieu... ils vont tous tomber.